

Un parc pour les vivants de Sébastien La Rocque

Jérémi Perrault

Numéro 262, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88344ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perrault, J. (2017). Compte rendu de [*Un parc pour les vivants de Sébastien La Rocque*]. *Spirale*, (262), 67–69.

Ce que raconte le bois

Par Jérémie Perrault

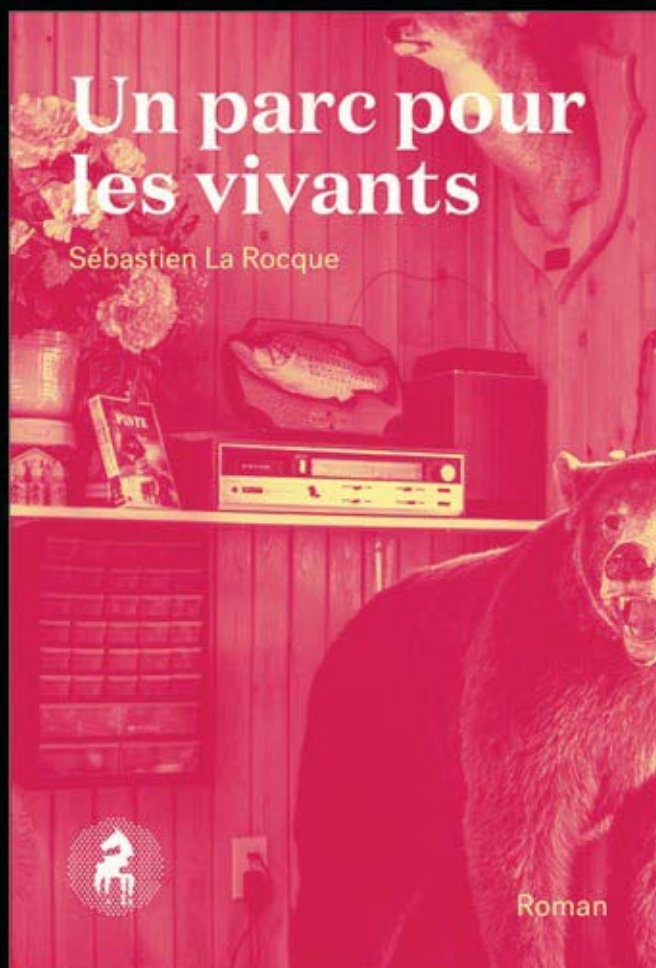
UN PARC

POUR LES VIVANTS

de Sébastien La Rocque

Le Cheval d'août

éditeur, 2017, 184 p.



On dit parfois que la mémoire nous joue des tours. Qu'elle fait défaut, qu'elle trompe, qu'elle nous revient. La mémoire est courte ou longue; elle est sélective, trouée, olfactive. On écrit ses mémoires, on rédige *un* mémoire. On érige des monuments en hommage aux grands personnages de l'histoire; les batailles menées, les discours prononcés sont symbolisés par la pose que le sculpteur aura donnée définitivement à l'homme de bronze. Annie Ernaux considère que la mémoire charrie une procession

infinie d'odeurs, de mots, de sensations, de visages, tous destinés à s'éteindre, mais gardés malgré tout en vie par les conversations des hôtes attablés le dimanche après-midi, par de vieilles photos écornées, par des gestes et des démarches, par des expressions usées et des métaphores convenues. Il est possible, grâce à cette mémoire, de «sauver quelque chose du temps où on ne sera plus jamais» et de faire survivre les images qui ont depuis longtemps disparu.

La fiction possède, elle aussi, ce pouvoir de faire revivre ce qui n'est plus. Le premier roman de Sébastien La Rocque, *Un parc pour les vivants*, publié au printemps 2017 au Cheval d'août, permet au lecteur d'épier les membres d'une famille dont les liens jadis serrés ont été dénoués par le passage du temps. Coordinatrice en ressources humaines, Mathieu a rompu la lignée d'agriculteurs qui composaient son arbre généalogique, «[i]l a échappé à cette histoire qui menaçait de n'avoir pas de fin».

Le premier roman de Sébastien La Rocque permet au lecteur d'épier les membres d'une famille dont les liens jadis serrés ont été dénoués par le passage du temps.

Sa conjointe, Marianne, est la collègue de Michel, professeur d'université en congé sabbatique et dont l'esprit est préoccupé par un projet d'écriture laborieux et sans mesure. Il croule sous les ouvrages universitaires savants, pataugeant au milieu de tout ce savoir intellectuel : « *Les informations bibliographiques au début de chaque livre confirment l'existence du savoir; il s'inscrit dans un ordre. Rien n'existe sans l'archivage des données.* » Nulle banque de données ne peut ordonner l'histoire dont témoignent les meubles ancestraux dénichés par les *pickers* du vieux Marin, antiquaire mourant forcé de vivre du marché des antiquités, lui-même à l'agonie. Un des anciens *pickers* de Marin, c'est le frère de Michel, Thomas, qui décide de tout abandonner au *pawnshop* et de partir au volant de sa Buick en ruine. Il préfère quitter sa vie et ses souvenirs plutôt que de les aseptiser quotidiennement comme le fait sa sœur Marie, pour qui le nettoyage de la maison est un rituel obsessionnel.

L'œuvre de La Rocque est divisée en trois parties suggérant une temporalité imprécise, comme si importait moins la fidèle chronologie des événements que leur force d'évocation. La partie initiale, intitulée

« Première journée », évoque l'existence immobile des personnages, et surtout le désir qu'ont certains d'y échapper. Durant la courte « Deuxième journée », une tentative de fuite se révèle possible pour ces personnages englués dans leurs habitudes. Seuls Mathieu, Thomas et Marin accèderont aux « Jours d'après », titre de la troisième partie. Les brefs chapitres qui composent le roman semblent ne donner que peu de temps aux personnages pour agir, et ceux qui se complairont dans leur immobilité seront abandonnés par la narration. Il faut partir immédiatement pour rompre avec les souvenirs des jours d'avant, quitte à laisser sa famille derrière : l'œuvre accorde cette chance aux trois personnages qui semblent connaître le mouvement impitoyable du récit, la gravité de la fuite et le poids de la mémoire.

The Number of the Beast

Les personnages d'*Un parc pour les vivants* savent pourtant bien que la mémoire ne se laisse pas facilement duper. Seul, sur le siège conducteur de sa vieille voiture déginglée, Thomas constate qu'il a été rattrapé par son passé. Marcel Proust dirait

sans doute que c'est lorsqu'elle jaillit sans qu'on la sollicite que la mémoire frappe le plus fort : « *Ça sent les soirées de son adolescence dans l'habitable, une fille se rapproche, leurs cuisses se touchent; il lui effleure le bras tandis qu'elle appuie sa tête contre son épaule. Il se penche vers son visage et l'embrasse, l'haleine de la fille sent la cigarette et la bière, sa langue s'enroule autour de la sienne pendant que joue à tue-tête The Number of the Beast.* » La Rocque évoque bien la manière dont une simple odeur peut parfois ranimer la prégnance des sons et des frôlements d'autrefois. « *Comme le désir sexuel, la mémoire ne s'arrête jamais. Elle apparie les morts aux vivants, les êtres réels aux imaginaires, le rêve à l'histoire.* », écrit Annie Ernaux. Tout s'entremêle, chez La Rocque, dans une sorte d'impression de souvenance approximative. L'écriture y est marquée par une porosité entre les pensées des personnages et les dialogues – ce qu'accentue l'utilisation du discours indirect libre –, entre les souvenirs et le présent, entre les différents registres langagiers. De cette manière, l'œuvre mime les contours atténués des événements et des discussions remémorées, ainsi que le décor imprécis des lieux que l'esprit tente de revisiter.

Thomas déposera sa besace pour quelque temps sur le plancher de la chambre d'un motel de village éloigné, dans le bar duquel il s'accoudera aux côtés de «*vieux poils*». Dans cet univers un peu figé dans le temps, Thomas rencontrera Myriam. Nièce d'un taxidermiste, Myriam est artiste. Son œuvre consiste à récolter les cadavres d'animaux qui jonchent le bord des routes, à égorger les sacs d'ordures pour y récupérer des restes d'objets électroniques ou des déchets organiques, puis à créer à partir de ceux-ci des sculptures, qu'elle photographie avant de les détruire. Comme le taxidermiste qui fige pour l'éternité en une représentation magnifiée – enduite de produits de conservation, de vernis – les animaux qu'il empaillie, seule l'image des créations de la jeune femme survit au temps, en plus de l'odeur putride qui flotte dans son atelier. Son art réside surtout dans son geste même : il s'agit de redonner une certaine noblesse à ce qui n'a plus aucune valeur, aucune utilité, à ce qui pourrit et se putréfie. Myriam réhabilite l'histoire de ces entités tout en élaborant une nouvelle, que les photographies raconteront à qui elle consentira à les montrer.

Le discours de l'armoire

Mais pour le vieil antiquaire Marin, on ne peut s'amuser aux dépens de l'histoire. Le meuble antique promulgue un précieux enseignement, dont celui qui s'en porte acquéreur doit comprendre l'importance, croit-il. Le «*goût du vintage*» simpliste, cet «*amour en vogue et sans ancrage*» d'une époque que l'on n'a pas connue le répugne : «*Marin cherchait la marque du temps, il voulait de l'histoire [...] celle des petites gens, des habitants et des débrouillards, ceux qui bâtissaient pour la vie de tous les jours.*» Cette «*maladie, ce besoin de trouver et de ramasser*» causera la perte de l'homme pour qui la mémoire est un impératif excessif. Aux dires de l'auteur Emmanuel Kattan, la mémoire est un devoir qui tendrait, entre autres, à racheter notre dette morale envers les morts, ceux qui ont souffert, qui ont parfois sacrifié leur vie au bénéfice de la

collectivité. L'objet antique est, en ce sens, un item précieux et symbolique qui rend hommage aux hommes qui l'ont possédé puis légué. Le meuble ancien est souvent orné d'une série de marques, d'égratignures et de crevasses qui composent une forme de récit, d'une grande richesse mais insaisissable, impénétrable. Si on peut lire ce récit on ne peut s'approprier l'histoire des autres. Le menuisier Louis Lebeau, du *Discours de l'armoire* de Bernard Gosselin, l'avait bien compris : le vrai sens de l'usure d'un meuble est dans la manière dont elle se fait petit à petit, au passage lent et monotone des jours. Ces entailles qui se creuseront dans le bois du mobilier au fur et à mesure des anniversaires, des mariages, des déménagements, formeront un discours relatant les événements banals de la vie familiale. Il est donc préférable de construire une armoire plutôt que de chasser l'anachronie dans les brocantes.

Au contraire, Marin, après avoir fermé boutique, entasse chez lui les antiquités qu'il s'entête à ramasser. Toute sa vie il a vécu le destin des autres à travers elles, exprimant quotidiennement un hommage à ceux qui les ont jadis détenues. Sa connaissance infinie des objets anciens a fait de lui un véritable transmetteur de ce vécu. Il a assumé avec déférence la tâche de faire transiter ces objets d'un propriétaire à l'autre, il a constitué l'une des étapes intermédiaires dans leurs complexes et improbables parcours. Mais à force de les manipuler, de toucher les entailles du récit que raconte le bois jusqu'à tenter de le pénétrer, la vie de Marin finit par n'avoir aucune valeur face à celles des anciens propriétaires de ces objets. Sa maladie est intimement liée à l'agonie du marché de l'antiquité dont l'œuvre fait état : elle est riche de symbolique dans le cours du roman, dont l'auteur est ébéniste de métier. Devenu lui-même une vieillerie, Marin trouve la mort dans son appartement froid, privé d'électricité. Sa conscience s'abolit au milieu de ce bois abîmé, parmi les fantômes qui s'entassent chez lui. Pour conjurer la mort, lui aurait-il

fallu se soustraire à cette mémoire ? Peut-être lui aurait-il été préférable d'enterrer les meubles dans la cour de sa demeure, à l'instar du protagoniste de l'histoire «*Le ver*» de Raymond Bock, parue dans le recueil *Atavismes* (2011). Dans celle-ci, le personnage comprend que la maison dont il a hérité de son père – qui l'avait lui-même reçue de son propre père «*en vertu de l'arborescence des lois de la descendance*» –, meublée de canapés Louis XVI et d'un lit à baldaquin du XVII^e siècle, n'a pas la solidité nécessaire pour qu'il y règne véritablement en maître. Il finira par s'enraciner, littéralement, après avoir sorti dans son jardin, un à un, tous ces meubles antiques et les avoir ancrés solidement dans le sol boueux : il se changera en lombric après que la nature ait complètement envahi sa maison. La désacralisation de ces meubles précieux et de cette maison ancestrale – en somme, du passé – lui est nécessaire afin qu'il puisse prendre réellement pied sur cette terre qui lui a été léguée. Marin, lui, n'imité pas le personnage du texte fantastique écrit par Bock. Perdu entre celui qui fabrique l'armoire et celui qui la détruit, il s'éteint, emportant avec lui un mode de vie, celui des revendeurs d'objets antiques : «*Son corps s'enfonce dans le fauteuil, il se disperse, le monde qu'il a construit se disloque sous ses yeux. Sa respiration ne siffle plus, il s'évapore en particules dans la résonance des choses, le bruissement d'une vie parallèle se manifeste dans le craquement du plancher ou le cliquetis d'une montre, dans la poussière qui s'accumule sur les objets, une vie secrète au sein de laquelle l'homme n'a plus de rôle.*» Le vieux Marin finit par rendre les armes devant cette mémoire trop bruyante, sa vie se dissout et trouve place aux côtés de celles qu'évoquent les antiquités amoncelées dans l'appartement. Quand le poids des souvenirs devient trop lourd, mieux vaut parfois s'en détourner, quitte à manquer à son devoir de mémoire. ■